Pour une histoire de la signature : Du sceau à la signature, histoire des signes de validation en France (XIII^e-XVI^e siècle)

Claude Jeay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/739>

DOI : 10.4000/labyrinthe.739

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2000

Pagination : 155-156

Référence électronique

Claude Jeay, « Pour une histoire de la signature : Du sceau à la signature, histoire des signes de validation en France (XIII^e-XVI^e siècle) », *Labyrinthe* [En ligne], 7 | 2000, mis en ligne le 20 avril 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/739> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.739

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Pour une histoire de la signature : Du sceau à la signature, histoire des signes de validation en France (XIII^e- XVI^esiècle)

Claude Jeay

- 1 Ce n'est que depuis le second Empire, les historiens ont commencé à s'intéresser davantage aux sceaux et aux cachets*. Mais la signature n'a pas suscité autant de recherches, hormis quelques ouvrages peu documentés et désespérément généraux. Les manuels de diplomatie ne lui accordent qu'une place très réduite, presque insignifiante. Il a fallu attendre ces dernières années pour lire quelques articles précis et argumentés, jusqu'à l'ouvrage précieux de Béatrice Fraenkel¹. On remarquera toutefois que l'aspect diplomatique y est peu abordé.
- 2 La signature ne peut se concevoir sans le sceau ; il est indispensable de considérer *l'ensemble des pratiques de validation* en usage à une époque donnée, puis de suivre leur évolution. Cette dialectique, étayée par des comparaisons et des analogies, est très importante, puisqu'elle donne le cadre chronologique. Le sceau occupe longtemps une place privilégiée et exclusive. Mais la pratique s'inverse autour de 1380-1400 au profit de la signature. Celle-ci mérite aussi l'attention pour ce qu'elle est, d'où une étude formelle et esthétique : il est des modes, des permanences curieuses, des changements soudains, qui distinguent les époques et témoignent de sensibilités différentes.
- 3 Outre la diplomatie et la sigillographie, d'autres disciplines offrent des regards différents sur la signature. Jean le Bon (1350-1364) est le premier roi France à avoir signé ; c'est aussi le premier souverain dont on conserve le portrait, le célèbre profil peint « au vif » du Louvre. Un lien fort entre le portrait et la signature a dès lors semblé naturel. Signer et se faire représenter participent d'une même idée et d'une même volonté : s'affirmer. Il n'est guère surprenant qu'une véritable « politique de la mise en scène » soit mise en place par les premiers Valois, tant leur pouvoir est contesté, aussi bien Outre-

Manche que dans le royaume. Ces représentations (portraits sculptés, peints sur panneau, sur les chartes ou dans les manuscrits, signatures) sont favorisées par de vastes courants de pensée communs à l'Europe occidentale, dans le prolongement du nominalisme. C'est aussi dans la seconde moitié du XIV^e siècle que se multiplient les devises et les emblèmes pour exprimer des réalités nouvelles plus personnelles, révélant les limites de l'héraldique.

- 4 Écrire l'histoire de la signature revient donc à considérer l'émergence de la personne pour ce qu'elle est (l'individu) et de la personnalité (les sensibilités qui lui sont propres). Si diplomatique, sigillographie, héraldique, emblématique et histoire de l'art sont réunies, la signature reste au centre de la problématique et cristallise les autres disciplines.
- 5 Le plan adopté veut rendre compte du phénomène de diffusion de la signature, qui s'étend sur plus de trois siècles. La première des trois parties est consacrée à la signature des rois. La deuxième s'intéresse aux praticiens de l'écrit : les notaires et secrétaires du roi, ainsi que d'autres officiers. La dernière enfin est inévitablement la plus contrastée ; s'y côtoient les princes de haut rang, les simples gens de guerre, les artistes et les artisans. À mesure que l'on descend dans la hiérarchie sociale, les documents se font évidemment plus rares et l'étude plus difficile, sans doute aussi moins représentative. Il est faux de dire de manière péremptoire et dogmatique, d'annoncer comme une vérité établie et délicieusement paradoxale que la signature a été inventée par ceux qui ne savaient pas écrire. Bien au contraire, la signature est l'invention de lettrés liés aux milieux où s'exerce le pouvoir. Alors seulement elle entreprend de descendre, lentement, l'échelle sociale.
- 6 En définitive, le propos est délibérément plus vaste que le titre pourrait le laisser entendre au premier abord. Derrière l'évolution de la signature se dessine la belle histoire des mentalités² et des sensibilités.

NOTES

*. Cet article est une brève présentation d'une thèse de l'École nationale des chartes soutenue en mars 2000. Y sont exposés certains aspects de la problématique ainsi que le plan finalement retenu. Les recherches sont poursuivies dans le cadre d'un doctorat.

1. B. Fraenkel, *La Signature : genèse d'un signe*, Paris, Gallimard, 1992.

2. Faute d'équivalent, ce terme a été conservé malgré sa connotation historiographique très forte.

AUTEUR

CLAUDE JEAY

Claude JEAY, après un DEA à l'EPHE sous la direction de Michel Pastoureau (*Des signatures et des rois*, 1999), a soutenu une thèse à l'École des chartes en mars 2000 (*Du sceau à la signature*) sous la direction de Olivier Guyojeannin et Michel Pastoureau. Actuellement conservateur stagiaire à l'École Nationale du Patrimoine, il prépare un doctorat à l'EPHE sous la direction de Michel Pastoureau. [c-jeay\(at\)voila.fr](mailto:c-jeay@voila.fr)